

# LA BIOGRAPHIE DU PROFESSEUR YOSHIHIKO YOSHIMITSU

Geneviève Lie

École Pratique des Haute Études de Paris (France)

---

Le Professeur Yoshihiko Yoshimitsu (1904-1945), ce poète philosophe, qui sera l'un des plus ardents disciples de Maritain, est arrivé à Paris en 1928, après de brillantes études à l'Université impériale de Tokyo. Il s'est ensuite inscrit à l'Institut Catholique où il a étudié la philosophie de Saint Thomas d'Aquin auprès de Jacques Maritain chez qui il a résidé à Meudon entre 1928 et 1930. Toutes ces années, au sein d'un vrai groupe d'amis, ont été extrêmement enrichissantes pour sa formation intellectuelle et religieuse.

Né en 1904, à Kagoshima, ville à l'extrême sud du Japon, il a fait ses études secondaires au Daiichi-Chugakko, en 1917 et Kotogakko, en 1922, lieu de formation où ont été formés de jeunes élites. Il est entré ensuite à la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Tokyo, en 1925, où il a étudié l'éthique. Très tôt, attiré par le christianisme, il devient disciple de Uchimura Kanzo, une des figures les plus influentes des branches protestantes de l'époque, et qui a exercé sur lui une grande influence. Le jeune Yoshimitsu a été d'abord, le militant protestant et un homme d'action, tout en étant brillant dans ses études. Il participait à des activités caritatives organisées au sein de groupes de jeunes. Lors du Kanto Daishinsai, le grand tremblement de terre survenu au nord de Tokyo en 1923, et également lors des grandes famines qui ont suivi la Révolution russe, Yoshimitsu a participé aux secours, en organisant des quêtes pour envoyer sa propre contribution. Il était également doué pour les débats et participait fréquemment à des concours d'éloquence lors de tournées de conférences à Nagoya, Kyoto etc.

Après sa conversion au catholicisme en 1927 et à son retour de France en 1930 et sous l'influence du Père Ywashita<sup>1</sup> qui l'a envoyé auprès de Maritain en 1928, il est devenu spéculatif. Il a enseigné à l'Université catholique de Sophia et à l'Université impériale de Tokyo. Il s'est marié en février 1933 et sa femme décèdera trois mois plus tard. En raison de l'aggravation de la tuberculose qu'il avait depuis sa jeunesse, il s'est senti appelé à la mission de fonder la base intellectuelle

---

<sup>1</sup> Le Père Soichi Ywashita né en 1893, était le fils d'un grand industriel très influent dans le monde des affaires. Il fait ses études primaires au Gyosei de Tokyo fondé par les Marianistes Français, et a été, à l'époque, un des rares japonais ayant eu l'occasion d'apprendre le français depuis l'âge de six ans. Sa correspondance avec Maritain révélera sa maîtrise de la langue française. Il fait ses études de philosophie à l'Université Impériale de Tokyo et obtient le diplôme avec le premier prix pour sa dissertation de «La Cité de Dieu» de St. Augustin. Il part à Rome, pour préparer son doctorat à l'Angelicum sur St. Thomas et Kant, puis rentre au Japon après sept ans d'études à Rome et à Louvain. Il est ensuite ordonné à Venise. Malgré l'attente de l'Université de Tokyo pour le poste de professeur de philosophie médiévale à la Faculté de philosophie, il accepte le poste de Directeur de la léproserie Fukusei Byoin, à la demande de l'Archevêque de Tokyo, Monseigneur Chambon, prêtre de Missions Etrangères de Paris et premier archevêque de Tokyo. Il l'occupe jusqu'à sa mort en 1940. Cette grande figure a laissé une trace importante à Yoshimitsu dans l'histoire du catholicisme du Japon, que l'on appelle l'«Epoque Ywashita-Yoshimitsu», Ywashita-Yoshimitsu Jidaï. Une autre figure à ne pas oublier est Monseigneur Vladimir Ghika, Prince de Moldavie et ami de Yoshimitsu aux années de Meudon. A l'occasion de sa participation au Congrès International de l'Eucharistie qui s'est tenu à Manille, il est venu au Japon à deux reprises pendant les années 30, a visité cette Léproserie à la veille de Noël en 1938 et a baptisé trois lépreux. Une photo de lui avec le Père Ywashita et trois malades baptisés a été retrouvée dans les archives de Fukusei-Byoin, et nous a été donnée par le Directeur actuel des archives, prêtre de MEP de 90 ans.

du catholicisme au Japon. Après son retour de France et jusqu'à sa mort, il s'est entièrement consacré à écrire des ouvrages durant les 15 années qui ont suivi son retour de France et ce, jusqu'à sa mort. Ces années ont été marquées par une période extrêmement mouvementée de la guerre nippo-chinoise et ensuite par la guerre du Pacifique, jusqu'à la Capitulation. Il est mort d'épuisement le 23 octobre 1945, à l'Hôpital Saint Jean de Tokyo.

Les œuvres complètes, fruit de ses quinze années d'activité intellectuelle très fructueuses, ont été rééditées en 1985, à l'Édition Kodansha, en 5 tomes sous les titres: «Culture et religion», «Études sur l'histoire de l'esprit médiéval», «Études sur l'histoire de l'esprit moderne», «Mysticisme et le temps présent», et «Poésie, Amour et Existence».

La présente «Lettre au Professeur J. Maritain» fait partie du dernier tome «Poésie, Amour et Existence». Elle n'est pas rédigée comme une lettre, mais plutôt comme un essai, sous forme de monologue, comme il précisera, et non d'une réelle correspondance adressée à Jacques Maritain. Il s'agit en fait, d'une étude sur la philosophie de la culture, et de l'histoire. Cette œuvre a été publiée en 1940, en plein milieu de la guerre nippo-chinoise, à la veille de la Guerre du Pacifique, c'est-à-dire au point fort du fanatisme militant du Japon. Compte tenu de ce contexte historique, le contenu et l'expression de cette œuvre ne sont pas clairs, même plutôt opaques, notamment lorsqu'il aborde les questions politiques et sociales de son temps à la lumière de la théologie. Yoshimitsu a pris des précautions pour échapper à la censure de la Police d'État qui n'avait aucune connaissance des vocabulaires théologiques.

### L'influence de son temps

Yoshimitsu est l'homme du temps, comme l'a précisé le Père Dumoulin, jésuite, Professeur de l'Université de Sophia et un de ses grands amis. Il a d'ailleurs fait partie du comité de rédaction des «Œuvres Complètes».

Yoshimitsu est originaire de Kagoshima, ville située à l'extrême sud du Japon accueillant depuis l'antiquité compte tenu de sa facilité d'accès par la mer d'éminents étrangers. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, St. François-Xavier s'y est installé pour y transmettre l'Évangile. Bien avant, au VIII<sup>ème</sup> siècle, Ganshin, un éminent moine bouddhiste chinois après six tentatives et être devenu aveugle a atteint la plage rocailleuse, qui, en son honneur, s'appelle Bo-no-Tsu, mer du moine. Précisons que, sa statue en posture de méditation a été exposée à Paris au Musée Guimet il y a quelques années. L'âme religieuse de Yoshimitsu a certainement été impressionnée par ces intrépides aventuriers du spirituel venus de loin pour le salut des âmes.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est encore de Kagoshima que sont sortis les précurseurs et aventuriers de l'ère Meiji commencée en 1868, qui ont hardiment entrepris la modernisation du Japon sous l'influence de l'Occident. De plus, c'est aussi à Kagoshima, devenue base aérienne des avions d'attaque suicidaire vers la fin de la seconde Guerre mondiale, que s'est jouée une page importante de l'histoire lors du déploiement de ce que l'on a appelé la Guerre de l'océan pacifique. C'est aussi le nom de l'opération stratégique d'attaque aérienne de navires militaires par un soldat d'élite qui a sacrifié sa vie que l'on a appelé Kamikazé. De plus, compte tenu des dommages et des pertes de navires américains, le président Truman, devenu Président des États-Unis, après la mort de Roosevelt, a décidé de larguer sur Hiroshima et Nagasaki les bombes atomiques, en août 1945.

Face à cet avènement de la civilisation technique venue de l'Occident dévoilant l'optimisme de l'homme de science moderne qui s'éloigne de l'homme classique, Yoshimitsu a ressenti avec acuité le drame de l'anthropocentrisme chez un homme paradoxalement voué à la métaphysique et à la théologie. Il pensait que ces 300 années d'histoire de l'Occident avaient proposé des problématiques dont on ne trouvera nulle part ailleurs aucun exemple semblable. L'Occident moderne, n'est-ce pas précisément ce destin de l'homme radicalement mis à l'épreuve à travers ses aventures? C'est ce qui a incité Yoshimitsu à s'y intéresser. Ce n'est donc ni la richesse de la culture ni la suprématie de l'Occident qui l'ont fasciné.

Par contre, Yoshimitsu s'est demandé ce qui, à travers le tourbillon de la Révolution française et du monde moderne, a pu pousser l'homme au communisme.

Nietzsche avait ressenti que l'Europe moderne était malade et sa réflexion philosophique n'était que l'expression de la volonté tragique d'un malade qui cherche la guérison. Dostoïevski avait observé, avec une perspicacité digne d'un théologien, les «Possédés» de la modernité et faisait dire à l'un de ses personnages, dans «Les Frères Karamazov» que «le problème social de notre temps n'est plus un simple problème social». Il s'agit de l'Athéisme. Yoshimitsu, dans son «Fondement théologique du dépassement des temps modernes» décryptant l'esprit moderne, la renaissance de la culture antique et païenne et la renaissance des dieux, fait remarquer qu'il ne s'agit plus du monde païen de l'Antiquité tel qu'il était dans son état naturel et sain, mais plutôt d'une humanité libérée, d'un logo rêvé qui, par réaction, s'est constitué objet d'admiration et d'adoration. L'Antiquité était en fait, un monde en attente et en recherche d'un salut dont elle avait besoin, comme en témoigne St. Augustin qui a assisté à sa chute et à son tournant vers le monde médiéval chrétien. Aujourd'hui un penseur comme Théodor Haecker tente aussi de montrer dans son «Virgil, Père de l'Occident», le monde antique comme en attente du salut, «adventistischer humanismus» en attente du Christ. L'homme antique est en effet un homme religieux qui, comme un malade à la recherche du salut, prie pour sa délivrance. C'est un homme naturellement vertueux, pieux, saint, qui aime et qui travaille. La valeur de l'humanisme classique réside dans sa relation à l'attente du salut et à l'attente religieuse du Moyen-Age, plutôt qu'elle ne s'y oppose. Par contre, dans la «renaissance des dieux» des temps modernes, il y a une réaction apotstate et négative.

Dans sa lettre adressée à Jacques Maritain, Yoshimitsu affirme cheminer à sa suite dans l'itinéraire moral et politique suivi depuis la «Primauté du Spirituel» et l'«Humanisme Intégral»: rencontre de deux esprits au sein de la tempête qui assaille l'histoire mondiale à l'ère du fascisme et du communisme.

Lettre au Professeur Jacques MARI­TAIN  
«Réflexion sur la philosophie de l'histoire du temps présent»  
Yoshihiko YOSHIMITSU  
Juillet 1938\*

Permettez-moi d'ajouter encore quelques phrases à la réponse que j'ai adressé à votre lettre, au printemps dernier. Vous ayant déjà répondu pour vous remercier de votre sollicitude envers ma santé et mes autres affaires, je me permets de vous parler ici de sujets qui nous concernent tous aujourd'hui, afin qu'ils soient également transmis à nos amis.

Je vous ai brièvement communiqué, à la fin de l'année dernière, quelques réflexions sur «l'Histoire et la Culture», pour ce qui relève du problème philosophique ou théologique: je voudrais encore y réfléchir en silence, en cette période précise de notre histoire mondiale<sup>2</sup>, où nous sommes particulièrement invités à nous poser le problème du spirituel.

C'était en février 1938, que Mgr. Marella, Nonce Apostolique a dédié les «Visions d'espoir» au Nouvel Archevêque japonais de Tokyo, Mgr. T. Doi.

En effet, les intérêts présentés ici ne concernent pas les affaires proprement politiques et stratégiques de l'Etat. Ce sont plutôt les problèmes plus radicaux de la vérité supra-temporelle et supraréelle. C'est pourquoi c'est à vous, le philosophe, que j'écris.

La situation politique et historique de notre temps n'a plus le simple caractère de conflits entre des puissances étatiques et impérialistes, qui ont duré jusqu'au siècle dernier, ou plutôt jusqu'à la dernière guerre mondiale; C'est encore un conflit d'un type nouveau, développé à travers les rapports complexes du système moderne d'économie et de politique.

<sup>2</sup> Guerre Nippo-Chinoise et Sac de Nankin en 1937.

En conséquence, c'est à travers la concurrence vitale des conditions matérielles d'existence, qui marquent la vie nationale et l'éthique que se tissent les destins spirituels et idéologiques plus profonds de la modernité. Ainsi la révolution spirituelle aussi bien qu'industrielle de l'Europe moderne revêt un sens plus profond au plan idéologique, politique et économique, et cela pour le monde entier. C'est pourquoi, situer notre réflexion sur une question philosophique et spirituelle à dimension mondiale, me paraît relever d'une éthique universelle.

Sur ce point, votre réflexion sur la philosophie de l'histoire et de la culture, que vous avez approfondie depuis l'Affaire de l'Action Française<sup>3</sup>, ne doit pas être considérée comme une entreprise exclusive des chrétiens d'Europe: elle est également notre affaire à nous, chrétiens d'Orient, même si la situation historique n'est pas la même.

Au sujet des travaux que vous avez effectués sur l'Orient et l'Occident, un article de Monsieur O. Lacombe, chercheur en Hindouisme, un de vos amis, témoigne bien de ce qui constitue votre intérêt fondamental. Tous ces amis ont reçu auprès de vous, pendant les années de Meudon, la discipline spirituelle et métaphysique de St. Thomas.

Bien entendu, la vérité universelle et catholique n'est aucunement le propre de l'Occident. C'est la vérité vitale du salut de l'humanité toute entière. En conséquence, c'est non seulement l'Orient, mais aussi l'Occident qui doivent ensemble être jugés et interpellés dans leurs limites humaines.

N'est-ce pas précisément cette problématique, cette critique de la pensée moderne, et la réflexion fervente sur la reconstruction de l'Ordre chrétien que vous proclamez avec insistance, vous et les penseurs catholiques de l'Europe?

De toute façon, je ne pense pas que «le déclin de l'Occident» de Spengler<sup>4</sup>, et son dernier ouvrage «Conflit de l'Occident et de l'Orient» où il professe l'antagonisme de l'histoire mondiale, depuis le début jusqu'à la fin du siècle, nous donne le sens ultime de l'Histoire, mais seulement celui d'une époque transitoire. Quant à moi, je pense que l'Orient et l'Occident, quand ils cherchent le sens de l'Histoire, du Monde et de l'Homme, doivent revenir à la source même du salut.

Je vous le redis, depuis que dans votre article de l'année dernière, «l'homme chrétien et le monde»<sup>5</sup>, vous avez montré la polyvalence du concept «le monde» et la signification biblique de la «Cité de Dieu», j'ai pu dégager une réponse très claire aux questions que je me posais jusqu'à présent. Puis j'ai réussi à comprendre que ce qui peut donner un sens ultime à l'histoire humaine, n'est ni la lutte entre les hommes, ni le combat contre le mal humain, mais qu'il s'agit plutôt d'un combat contre le Mauvais Ange, le Prince des Ténèbres, le Possédé du ciel dont nous parle la Bible.

Je ne veux pas dire que cela n'aurait aucun sens de rechercher les problématiques de l'Histoire dans les manifestations sociales d'aujourd'hui, tels le conflit entre l'Orient et l'Occident, ou encore ceux du nationalisme, du cosmopolitisme, du libéralisme ou encore du volontarisme, mais je veux plutôt dire, et en cela, je suis en accord avec l'opinion de Berdiaev que la philosophie de l'histoire a une source théologique, non qu'il s'agisse d'un processus prophétique, selon quelques penseurs chrétiens du Moyen Age, ou même des temps modernes appliquant à l'Histoire leur vision biblique de l'Écriture Sainte, mais plutôt d'une possibilité de sauver l'arrière fond du mystère de la situation existentielle de l'homme. J'entends par là que la problématique de la philosophie de l'histoire exige une réflexion à la limite de l'épistémologie ou de la logique de l'Histoire (Geschichtslogik).

Je n'essaye pas, bien entendu, de recourir aux mythes, en m'écartant du bon sens pour donner

<sup>3</sup> Surtout les ouvrages: *Primauté du Spirituel*, Paris 1927 et *Humanisme intégral*, Paris 1935.

<sup>4</sup> Oswald Spengler (1880-1936): né en Allemagne à Blankenburg. Il a fait ses études aux Universités de Munich, Berlin et Halle. Le *Déclin de l'Occident* a été publié en 1918, au moment de la défaite de l'Allemagne juste après la première guerre mondiale.

<sup>5</sup> Maritain, *Humanisme intégral*, ch. III.

de la réalité une interprétation plus difficile que nécessaire, mais une réflexion personnelle sur l'existence sociale et historique; nous avons appris à faire face aux idées fondamentales du monde, par une voie nous permettant de découvrir la signification métaphysique de l'homme et de la société, à la limite d'une connaissance scientifique, ou encore de décrypter la problématique de la théologie au sein même des affaires humaines, sociale et historique.

En effet, je rencontre encore souvent des esprits incapables d'élever leur réflexion au niveau de la métaphysique, ou d'envisager une problématique de théologie, autre que celle d'une pensée soit mystique, soit scientifique<sup>6</sup>. Ceux-ci ne veulent jamais nous comprendre, nous les thomistes qui, confiant en la raison comme base naturelle, proclamant sa capacité, sa justesse d'appréciation face aux philosophies des temps modernes, voulons être à la fois rationnels, mais humains le plus naturellement possible. Ils ne veulent pas non plus comprendre que, précisément pour toutes les raisons indiquées, tous les champs de réflexion s'offrent à la rationalité humaine.

En effet, la réflexion sur l'histoire réveille la problématique de la philosophie de l'histoire à travers son épistémologie même, et nous ouvre à la théologie de l'histoire. Mais en plus, elle se manifeste dans une mise en question des idées régnantes, sociales ou politiques. Je veux dire précisément que là réside aujourd'hui la difficulté propre aux problèmes les plus délicats et les plus urgents, ceux de la société globalement, et aussi ceux du combat contre les idéologies: fasciste ou communiste. Cela n'est pas simplement une propagande extérieure à la politique ni même un camouflage tactique, mais il faut comprendre que le destin tragique de la révolution idéologique des temps modernes s'incarne et se perçoit dans les conditions matérielles de l'existence. Il constitue le pôle dialectique de l'athéisme comme conséquence de l'auto-dépendance, sous prétexte de récuser le dualisme hypocrite d'une conscience médiocrement chrétienne, ayant déjà perdu de longue date le lien intégral avec sa source vitale, c'est-à-dire, tissant le destin du séparatisme cartésien, selon votre expression, ont dialectiquement avancé dans le sens de l'auto-division et de l'autodestruction. Cette autodestruction a été poussée jusqu'à la démolition de l'homme en proie à la frénésie de l'athéisme matérialiste, et encore à la décomposition tragique et démoniaque de la personne humaine du naturalisme mythique<sup>7</sup>.

Je n'ai pas le temps de parler maintenant en détail sur ce sujet aux aspects divers, mais comme vous le dites fréquemment dans vos écrits philosophiques, la tentation d'assouvir le désir humain, d'échapper à l'aliénation du matérialisme capitaliste, et la revendication de la dignité humaine par l'athéisme marxiste, constituent la tragédie de l'histoire.

C'est pour cette raison que se manifeste partout le besoin d'une nouvelle éthique nationale, et d'une nouvelle culture, donnant un fondement radical à la vie sociale et naturelle, contre le libéralisme égoïste et individualiste, ou encore le matérialisme communiste, destructeur de la nature humaine; elle puiserait à la source qui fonde la valeur éternelle, et du citoyen, et de la personne humaine. Sinon, nous nous épuiserons en un vrai combat, en un labeur qui tenterait inutilement de parer au dépérissement, au tarissement de notre propre vie par le tragique héroïsme tantalo-séen de soi<sup>8</sup>, en témoignant de la misère de l'homme sans Dieu par un héroïsme suicidaire. Il me semble, en effet, que vous avez bien montré, dans votre «Humanisme Intégral» la nécessité du suicide, à travers le témoignage de l'indépendance et de la liberté totale, dans la logique de l'humanisme athée soviétique, à travers le personnage de Kirinov dans «les possédés» de Dostoïevski.

Comme je l'ai montré l'automne dernier dans l'article sur le même «possédé», il me paraît

<sup>6</sup> Le Japon, sous l'influence dominante de l'idéalisme allemand, en particulier de Kant et de Hegel, la séparation de la foi et de la science se combine bien avec le Néant mystique bouddhiste, qui s'inspire du système kantien de l'«Ego transcendantal», alors que la métaphysique thomiste de l'être est fondée comme base naturelle, sur la raison.

<sup>7</sup> Le nazisme et l'ultranationalisme shintoïste japonais.

<sup>8</sup> Tantalo-séen: Un personnage mythique grec, fils de Zeus, condamné au monde d'en bas, à rester debout dans l'eau qui reflue toujours, lorsqu'il tente de la boire, et sous les branches de fruits qui restent toujours hors d'atteinte.



significatif que Dostoïevski fasse jaillir de Stavroguine, en insistant sur sa «conscience de soi jusqu'à la mort», le fanatisme du mysticisme slave Shatovien et l'extase du mystique athée Kirikovien.

Le combat spirituel du monde du XX siècle ne correspondrait-il pas, en fait, à cette figure métaphysique et spirituelle de Shatov, aussi bien que celle de Kirinov, tentant de combler le néant de l'esprit par l'héroïsme humain, se consacrant à quelque autre que Dieu, puisqu'ils n'ont pas foi en Lui. Quiconque ne croit pas en Dieu se donne à une idole<sup>9</sup>; C'est humain, «trop humain»!

L'homme courageux, capable de proclamer la critique et le «non» contre la foi crierait en vain, si son cri ne venait pas de la quête du «bonheur qui naît de la vérité»; et si l'espérance qui vient de la foi en Dieu est aussi, pour ainsi dire, une expression du désespoir, nous pouvons alors dire que notre temps est celui du «désespoir», mais qu'il est également capable d'être celui du plus grand espoir. Mais à condition que l'on s'accroche à la «Main de Grâce et de Salut», et que l'on y voit la manifestation paradoxale de Dieu dans l'aventure spirituelle du «désespéré».

Mais lorsque nous voyons tant de victimes sacrifiées au drame de l'histoire mondiale, et tant d'âmes perdues dans la décadence de la civilisation moderne, avec son conflit spirituel et politique, il ne suffit pas de désirer «jeter le feu sur la terre», comme l'a fait le prophète, mais il faut prier et encore prier pour que vienne sur le monde la paix du Seigneur, la *tranquillitas magna* (Mat. 8-26) après la tempête, en se prosternant devant son autel. Je n'entends pas par-là, parler du pacifisme politique, mais je veux être en première ligne, avec le peuple japonais, pour assumer le devoir national, et le sacrifice de soi pour la sauvegarde de la paix en Orient<sup>10</sup>, ce qui demandera encore des efforts considérables. Bien entendu, je m'adresse ici tout particulièrement aux japonais qui liront cette lettre.

En effet, je suis en profonde admiration et vraiment édifié, en lisant votre article et ceux de Mauriac, Daniel Rops, Gabriel Marcel et d'autres penseurs de premier plan dans la revue le «Temps Présent», éditée par un ami des années de Meudon, Monsieur Stanislas Fumet, eux qui, en déclarant d'une seule voix, la création d'une communauté libre de la personne chrétienne, proclament avec zèle un ordre nouveau du monde et de la personne, censurant sévèrement la politique actuelle.

Mais, revenons au sujet. Aujourd'hui, nous sommes conduits à nous interroger sur la Vérité touchant au mystère le plus universel qui soit pour l'esprit humain lorsque, pour établir une relation entre la transcendance et l'immanence de l'histoire, il réfléchit à sa dimension transhistorique.

Combien alors ai-je été touché par votre dernière lettre où vous me dites que le plus important, c'est de lever les yeux sur la lumière supra historique de foi et d'amour car nous, les chrétiens, c'est dans cette lumière que nous communions quelle que soit notre nationalité. Mais ému, aussi, par cette maladie qui vous oblige à vous aliter, certes, mais vous met dans une solitude avec Dieu, en vous éloignant des bruits du monde, ce qui est un bien. Votre prière, jaillie du cœur, même si vous ne faites pas grande chose, mais si vous acceptez spirituellement cette épreuve, sera bonne et utile à votre patrie et à tous les pays chrétiens.

Nous, en effet, hommes de la modernité, nous devons apprendre à solliciter la grâce de Dieu, dans la simplicité et la pureté du cœur, afin qu'il intervienne dans les affaires des hommes. Je dois alors me remettre à l'Esprit la nécessité de purifier les outils par des "moyen pauvres", selon ce que vous avez toujours proclamé.

Je me rends compte, encore une fois, de l'importance que revêt la vérité profonde de la «Primauté du spirituel» que vous proclamez, idée qui nous incite à rétablir l'ordre culturel. Les

<sup>9</sup> Yoshimitsu parle ici indirectement du Néant mystique bouddhiste, et fait allusion à l'héroïsme de mourir pour l'Empereur. Voir la n. 1, pp. 25-30.

<sup>10</sup> Voir l'extrait de la lettre de Yoshimitsu envoyée à Maritain à son retour de France à Tokyo en août 1930, n. 2, p 30. Archives Maritain, Kolbsheim.

hommes des temps modernes obligés d'apprendre à «rendre à César ce qui est à César» et «rendre à Dieu ce qui est à Dieu», se sont imaginé, d'une part, d'avoir assuré ce qui appartient à Dieu et, d'autre part se sont laissés emporter par l'erreur d'utiliser d'une façon humaine «ce qui n'est pas de ce monde», ce qui donc n'appartient pas aux hommes; et, de plus, de s'approprier le bien d'en abuser même pour leur propre gloire médiocre, s'éloignant ainsi de la source de la valeur ultime.

En effet, vouloir restaurer la «Primauté du Spirituel» ne signifie aucunement faire un amalgame de religion et de politique sacralisée, mais plutôt insérer au sein de la politique et de la culture ce principe vital comme «sanctification du profane»<sup>11</sup>, afin que le règne du spirituel soit intériorisé, conformément à son essence, et devienne la source vitale de la culture humaine; telle est votre pensée.

De plus, l'esprit de la philosophie politique et sociale de l'Eglise, clarifié aujourd'hui devrait permettre aux hommes de comprendre combien il diffère du désir de domination du monde, et combien il est le produit de la sagesse théologique, toute pénétrée de l'esprit évangélique; et combien, depuis le temps des Apôtres, l'Eglise s'est inspirée et imprégnée de cette même doctrine, sur ces problèmes fondamentaux, à travers la source théologique de Saint Augustin et par la compréhension de la métaphysique et de la théologie de Saint Thomas d'Aquin.

J'ai lu, voici quelque temps, un ouvrage d'Eric Peterson «Der Monotheismus als Politischer Problem», Leipzig, 1935, qui m'a beaucoup intéressé. Il est évident que les gens instruits sont tous au courant de la reconnaissance par le Pape Léon XIII, dans son Encyclique «Immortale Dei»<sup>12</sup> de la souveraineté absolue de l'Etat dans l'ordre politique de ce monde, mais il existe encore des gens qui considèrent le catholicisme comme un produit de l'idéologie du cosmopolitisme politique de l'Empire Romain unifié ou de l'État théocratique byzantin. Et ces gens-là considèrent le rapport Monotheismus Monarchia-Imperium Romanum, cet avènement d'un Etat unifié, comme correspondance à la théologie politique de l'Eglise. Cependant, Peterson mettant ce problème au clair, a affirmé qu'une théologie politique n'existerait que pour un polythéisme païen<sup>13</sup> ou encore pour le monothéisme juïque. Quant au Catholicisme, basé sur le Dieu trinitaire et orienté vers l'eschatologie et non vers le pouvoir, il ne doit rechercher que la paix qui «transcende toute la sagesse», et ne doit pas se laisser abuser par une quelconque situation politique.

N'est-ce pas alors le moment de retrouver la profondeur, la théologie évangélique de St. Paul, l'apôtre des païens? Comment ne pas la considérer comme la théologie de la Grâce Nouvelle qui transcende les idées des grecs et des juifs, la théologie de l'Ecclesia en tant que corps mystique du Christ?!

Etant moi-même alité depuis six mois, j'ai eu la possibilité de lire et relire le Nouveau Testament, depuis l'Evangile selon St Mathieu jusqu'à l'Apocalypse de St Jean, ce qui m'a beaucoup appris. La problématique fondamentale de la théologie de l'histoire dans cette théologie paulinienne, du rapport entre l'ethnie et la religion, la politique et la religion ou encore du Christianisme et de l'Histoire mondiale, toutes ces questions m'ont laissé une impression sans précédent. J'ai reçu de multiples suggestions, profondes, sur des points qui n'avaient, jusque-là, pas attiré mon attention. J'ai en effet pensé que nous sommes aujourd'hui mieux placés pour comprendre le Nouveau Testament, beaucoup mieux que durant la période du nationalisme européen des XVII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. De toute manière, nous, les hommes, tout en étant historiques et sociaux en tant qu'êtres réellement actifs, nous devons à la fois vivre «ici et maintenant» la vie

<sup>11</sup> L'auteur parle indirectement de l'intervention de l'Eglise au National-shintoïsme. Il commente l'insertion du «Sacré» (qui est l'Eglise) dans le «profane», c'est-à-dire, dans «la politique et la culture» du National-Shintoïsme (qui n'est pas la religion). Voir la n. 4, sur la Mission Marella, pp. 30-36.

<sup>12</sup> *Immortale Dei* de Léon XIII, en novembre 1885, sur la relation de l'Eglise et de l'Etat.

<sup>13</sup> Il s'agit du National-shintoïsme.

“éternelle dans la paix et la liberté” sous la conduite de l’Esprit Saint transhistorique et mondial.

Ma conviction est que la vraie problématique de la philosophie de la culture chrétienne consiste à découvrir le lien réel et concret avec celui qui est supra-historique et éternel, et à en vivre, dans chacune des situations sociales et historiques de l’immanence, d’une manière transcendante, suivant le «Souffle de l’Esprit dont on ne sait ni d’où il vient, ni où il va». Vos multiples réflexions sur «l’idéal d’une nouvelle société chrétienne»<sup>14</sup> semblent avoir une profonde signification, et les Encycliques sur «le projet de réformes sociales» de Léon XIII et Pie XI<sup>15</sup> ne peuvent être que des ouvertures sur ce problème de la mise en pratique de l’esprit de l’Evangile. Cette insertion de la transcendance au sein de l’immanence, cette élévation de l’être historique à un niveau transhistorique devrait être l’application vitale, concrète et analogique du principe transcendantal, et non pas celle d’une historicité abstraite, d’un modèle fixe et unique de l’idéal.

Sur ce point, je me sens obligé de marquer mon désaccord avec les prises de position des philosophes de ce pays<sup>16</sup> qui considèrent l’auto-dialectique hégélienne du monisme comme la logique du développement du monde historique. Je ne peux ici et maintenant parler des thèses des philosophes les plus célèbres de ce pays, en entrant dans les détails, mais il y a aujourd’hui une position dialectique qui met l’accent sur la nécessité de la médiation de l’Etat communautaire et social, se référant à «la logique du genre», comme médiateur dialectique de l’individu envers l’espèce universelle; et une autre, d’un philosophe plus ancien, qui élabore en ce moment une théorie intuitive et métaphysique du Néant Absolu, en tant qu’auto-identité contradictoire du développement dialectique de l’Absolu dans la logique de la création de l’histoire<sup>17</sup>.

Il y a encore bien d’autres efforts qui, sans être une spéculation philosophique sur l’Histoire, portent sur une recherche spécifique de ‘l’Etude japonaise’ en tant qu’histoire de l’esprit. Dans ce domaine, également, l’on peut faire une remarque sur l’élaboration d’un autre aspect de la philosophie de l’Histoire, en examinant la pensée anthropologique et exégétique de la philosophie allemande contemporaine, et en mettant en évidence son originalité. Mais tout cela peut être considéré comme une forme de l’auto-dialectique de la philosophie de l’Histoire émanant du panthéisme hégélien et moniste, dans leur considération du Néant.

Bien entendu, la prise de position qui postule cette «Raison dans l’Histoire» comme fondement des idées immanentes à l’histoire ne nie pas pour autant que celle-ci aurait des limites du point de vue supra-historique et eschatologique de la théologie, mais elle implique, du moins logiquement de multiples interprétations de la pensée de Hegel dans les prises de position du théisme ou du panthéisme. C’est précisément là que s’insère la possibilité d’une philosophie de l’Histoire à la limite de la théologie. Et pourtant ces philosophes semblent se distinguer du théisme dans leur point de vue sur le monde.

Quant à nous, les chrétiens, mis à part le point de vue de la logique de l’immanence dans la philosophie de l’Histoire, nous ne pouvons ni penser, ni agir comme si Dieu n’intervenait pas dans le processus de l’Histoire par sa providence, comme si la résurrection du Christ et la descente de l’Esprit Saint n’avaient pas eu lieu, en un mot, comme si la révélation n’existait pas.

Alors que, sur le terrain de l’action historique elles sont bien présentes, autant pour donner sens à une vision du monde, que pour montrer les limites d’une philosophie de l’Histoire. La relation entre la raison naturelle et la raison théologique de l’homme naturel, la relation du temps et de l’éternité (de l’existence réelle de l’éternel) et le problème du “comment?”, constituent certes, un mystère, car ce ‘quid’ étant pour nous une question réelle comme donnée révélée ne

14 MARITAIN, *Humanisme intégral*, ch. IV.

15 LEON XIII, *Rerum Novarum*, 1891, et PIE XI, *Quadragesimo anno*, 1931.

16 Voir la n. 1, pp. 25-30. Les philosophes de l’Ecole de Kyoto (Kyoto Gakuha), sous l’influence de Hégélianisme de droite avec le concept de l’Etat.

17 Par ex. la thèse de Prof. Nishitani qui faisait partie de l’Ecole de Kyoto.



diffère pas essentiellement de la position des anciens et des préchrétiens qui cherchaient dans l'attente et les tourments, un Sauveur possible.

Dans la perspective de la grâce surnaturelle et de l'existence réelle du supra-historique, le présent n'est pas pour nous chrétiens, la simple immanence d'une idée dans l'histoire, ni surtout la négation de l'histoire comme en contradiction avec elle-même. Le Dieu de Barth, ainsi conçu, comme opposition dialectique en contradiction avec l'Absolu du monde, serait plus proche de la conception de la dialectique de l'Absolu comme logique de la contradiction et de l'identité. On peut ainsi dire que ces théologiens conçoivent Dieu comme moment immanent et transcendant de la contradiction et de l'identité, au lieu de le penser en tant que relation de l'*analogia entis*, ou encore en tant que contact réel et vivant de l'amour entre le créateur et le créé, comme relation dans l'ordre réel du surnaturel et du naturel, de l'immanent et du transcendant.

L'être de Dieu, absolu et transcendant, acte pur, est à une distance infinie de l'être créé, au-dessus des Anges, Esprits purs. Mais, précisément, cette relation même entre le Créateur et l'être créé est ce qui permet d'assurer du haut de ce Lieu vital, le plus intime de l'*analogia entis* comme logique de la grâce fondamentale. De ce point de vue, nous devrions comprendre la réalité historique de cette "Primauté du Spirituel" comme logique de grâce, comme immanence transcendante, dépassant l'histoire, mais toujours présente en elle, et concrétisation de cette 'réalité analogique'.

Mais notre réflexion doit tenir compte de la perception japonaise de l'esprit, de notre manière propre de penser et aussi de la réflexion sur la philosophie de l'Histoire, élaborée par les philosophes déjà cités, qui est différente de l'idéologie chrétienne de l'Europe et à laquelle il faut faire face.

Notre mentalité est plus proche de la pensée préchrétienne et de l'Antiquité grecque, qu'elle prend pour base, de la pensée orientale, aussi, par l'intermédiaire de la philosophie bouddhiste et hindouiste, tout en s'inspirant, pour la méthode, du courant panthéiste de la philosophie allemande. C'est pourquoi les études sur l'hindouisme et la métaphysique thomiste, faites par M. Lacombe, ainsi que ses recherches comparatives, présentent pour nous un intérêt direct.

Il ne s'agit pas pour autant de nier la valeur de la culture spirituelle du Japon, mais seulement son élévation vers l'éternel. Bien entendu, notre vertu naturelle, à nous en tant que personne naturelle, ou encore la puissance de la vertu naturelle, enracinée depuis longtemps en nous, celle que l'on nomme, selon la théologie catholique *virtus acquisita*, et qui nous permet de surmonter les obstacles, est beaucoup plus importante qu'on ne saurait l'imaginer. Toutefois, une vertu véritablement humaine et naturelle semble nécessiter le concours de la grâce surnaturelle de la Révélation pour parvenir à son épanouissement total et à la perfection de son achèvement. Et je pense que le déploiement de l'Histoire mondiale exigera qu'elle soit sollicitée. Notre culture, aujourd'hui, n'est plus uniquement inspirée par le confucianisme ou le bouddhisme, ni même par un mode de pensée japonaise. L'esprit fait son chemin en assimilant, certes, toutes ces inspirations, mais en affirmant sa spécificité, son originalité. C'est pourquoi, notre esprit étant désormais nourri de nouveaux éléments culturels, déjà bien inscrits en lui, nous devrions pouvoir espérer le déploiement progressif et positif d'une nouvelle culture, sans nous contenter de garder uniquement ce qui relève de notre tradition.

J'ai la conviction que nous nous acheminons, en effet, vers une nouvelle culture, encore tout à fait inconnue, qui sera vivifiée par la Grâce et inspirée de l'Évangile du Christ. Quand nous pensons au rôle joué par le bouddhisme dans la culture spirituelle du Japon, par l'intermédiaire du Prince Schôtoku ou de l'éminent moine bouddhiste Kôbô, ou encore d'autres génies religieux qui, tous, ont laissé de brillantes traces dans l'histoire de l'esprit japonais, avant ou après l'ère Kamakura, comment ne pas espérer voir un fruit mûri de l'âme chrétienne dans son épanouissement surnaturel!

A l'occasion de l'inauguration de l'Archidiocèse de Tokyo en tant que diocèse japonais indé-

pendant, le Nonce apostolique a dédié son ouvrage, 'Visions d'Espoir' au nouvel Archevêque de Tokyo. Dans ce livre, il décrit l'attitude fondamentale de l'Eglise catholique avec la profondeur d'une sagesse théologique inspirée de l'amour chrétien. Ceci même pour les gens qui regardent d'un œil critique le comportement de l'Eglise, lui reprochant son rapprochement avec le courant nationaliste, suivant l'opportunité de l'opinion de ce temps<sup>18</sup>.

Ceux-là même auraient dû être émus par l'amour et la générosité de l'Eglise catholique s'ils avaient voulu écouter cette parole de l'Ambassadeur du pape. Car ce qu'il a voulu manifester, c'est l'attitude fondamentale de mise en pratique de l'amour et de la compréhension envers la culture de notre patrie afin de proposer la grâce du Christ à tous nos compatriotes, et de servir le sens surnaturel auquel participe notre patrie bien aimée.

Mais, comme vous l'avez montré dans votre article «Le Chrétien et le Monde»<sup>19</sup>, nous ne devrions pas chercher l'avènement ou la fondation de la «Cité de Dieu» comme définitivement achevés dans cette histoire temporaire, car elle n'existe que dans le règne du spirituel, dans l'âme du fidèle, dans l'effort persévérant pour assurer le règne de la Grâce à travers le combat contre le mal, jusqu'à la dernière étape de l'histoire terrestre. Le royaume de Gloire n'arrivera qu'à l'ultime moment de l'Histoire achevée en tant que règne définitif et unique de la Grâce seule, et si telle est la doctrine de l'Eglise et de l'Ecriture Sainte, le champs où les Chrétiens mènent leur combat dans l'Histoire n'est pas d'abord le domaine de la culture, mais plutôt, et avant tout la "scène de l'Esprit" où se déroule la bataille avec le démon surhumain, le "Maître du monde", et le "Diable du ciel". Cette bataille ne cessant pas avant la fin de l'Histoire, Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde et il ne faut pas dormir pendant ce temps-là, selon la parole de Pascal. Telle doit être, à travers l'Histoire, notre façon de vivre l'attente.

Maître, j'ai écrit ce que j'ai appris de vous, comme si c'était ma propre opinion. En réfléchissant au sens ultime de l'histoire du monde et de notre patrie, à travers la situation sociale du XX<sup>ème</sup> siècle, là où se trouve le combat de l'Esprit dans l'histoire mondiale. Puis-je toutefois solliciter votre indulgence pour oser m'adresser à vous comme si je parlais à un ami de toujours?

Avant de finir, je tiens encore à vous et à tous les amis qui vous entourent, que l'intérêt ecclésial de l'Amour', dans son intégralité, se trouve en Orient et en Occident, et non en Orient ou en Occident. Une conscience japonaise qui pense à la 'Patrie', à l' 'Histoire', à la 'Culture' dans un coin de l'Orient, représente en fait l'Orient et l'Occident. Ce qui signifie qu'elle est du "pays du soleil levant" au "pays du soleil couchant", si elle est de là où se trouve la source de la Vérité et de la Vie.

J'ai le sentiment que nos compatriotes de bonne foi réalisent de plus en plus que l'idée qui sauvera l'Asie de l'Est doit être celle qui sauvera l'Occident, à travers le sacrifice des victimes immolées aujourd'hui sur le continent de l'Asie de l'Est<sup>20</sup>. Il ne s'agit pas simplement d'une idée conforme au cosmopolitisme ou au supranationalisme au sens politique du terme, mais essentiellement du problème de l'esprit humaniste et métaphysique qui, on peut le comprendre facilement, rejoindra naturellement l'ordre spirituel et surnaturel.

Dans cet ordre du spirituel l'homme sera poussé à comprendre de plus en plus profondément comme cette vérité s'efforcera par l'élan d'un esprit fortifié d'accéder à la "Vérité de la grâce" qui est la voie éternelle.

Je vous demande donc de prier pour nous, pour la jeunesse de l'Asie de l'Est, afin que le Seigneur nous bénisse de sa main dispensatrice de grâce.

<sup>18</sup> Voir n 3, p. 30. Mgr. Marella, Nonce Apostolique du Japon a dédié son ouvrage, *Visions d'espoir* à l'Archevêque japonais de Tokyo en 1938.

<sup>19</sup> MARTAIN, *Humanisme intégral*.

<sup>20</sup> La Guerre Nippo-Chinoise et Sac de Nankin en 1937. La politique du militarisme japonais a eu l'idéal de fonder la «Grande Asie Orientale en prospérité commune».

## Notes

1) Le Japon moderne, avec l'ère Meiji (1868), est entré en contact avec l'Occident. Concernant le courant philosophique, il est sous influence dominante de l'idéalisme allemand, en particulier de Kant et de Hegel. La séparation kantienne de la foi et de la science se combine bien avec le climat bouddhiste du Néant mystique, alors que la volonté de puissance dans l'exaltation du Néant se véhicule sur l'efficacité productive des sciences techniques au sein de la concurrence internationale où se révèle le conflit entre Occident et Orient; cela a permis aux intellectuels japonais de favoriser l'idéologie hégélienne de droite.

Yoshimitsu veut nous présenter, d'une manière indirecte, les philosophes japonais de son temps, des savants très influents issus de l'Université impériale de Kyoto. Ce sont eux qui ont en effet lancé l'idéologie de combat, justifiant la guerre à venir dans l'Océan Pacifique, tout en exaltant le patriotisme de la jeunesse nippone quitte à mourir pour l'Empereur. C'est ici que se manifeste l'opposition de l'Orient contre l'Occident au modèle anglo-saxon, accusé d'assujettir l'Orient à la puissance occidentale, en employant des procédés d'usurpateur dénué de moralité. Le professeur Nishitani Kéiji, également de l'Université impériale de Kyoto, un des plus influents des idéologues japonais de l'époque, prétendait que le Japon avait pour mission de se libérer du joug colonial de l'occident, et il avait le pouvoir de soulever la jeunesse jusqu'à le pousser à la folie du Kamikaze suicidaire. Ce philosophe bouddhiste était convaincu que l'Occident moderne, ayant rompu avec l'ère médiévale, s'était coupé de la base qui lui avait donné son unité organique, et c'est de là, pensait-il, que venait le choc des deux civilisations, occidentale et orientale, alors que, en Orient, la pénétration de la culture chinoise au Japon s'était faite en union avec le bouddhisme et le confucianisme. Ce philosophe s'était alors proposé de rétablir une éthique religieuse, pour sortir de cette crise de la modernité, et pour ouvrir l'humanité à la culture de la transcendance. Il comptait sur le mysticisme oriental pour surmonter les difficultés de l'Occident moderne face à l'impasse de sa radicale immanence au monde. Pour lui, la seule mystique religieuse susceptible d'ouvrir une voie vers la Transcendance était celle du «Rien oriental», seul apte à remplir cette mission dans le monde. Grâce à cette idéologie, ce philosophe se prétendait capable de restaurer un nouvel ordre du monde et de construire une nouvelle Grande Asie; et, selon lui, seul le Japon pouvait se charger de cette mission. Il ne s'agissait pas, pour lui, d'une volonté d'expansion ou de domination du monde, puisqu'il considérait que la négation de soi est la seule condition d'une réaffirmation de soi. Cette mystique du japonisme a imprégné le militarisme japonais à travers le Pacifique en guerre parce que cet amalgame du «Néant» bouddhiste oriental et de la dialectique de la Raison du philosophe Hegel, où l'Esprit absolu est en marche dans l'histoire jusqu'à ce que la transcendance s'incarne dans l'immanence (recueil de l'entretien de Yoshimitsu avec le prof. Nishitani sur le sujet du «dépassement du temps moderne» qui a eu lieu en juillet 1942, à l'occasion de la réunion des intellectuels japonais à Tokyo publié en octobre dans la Revue Bungakukai, le Monde Littéraire). Yoshimitsu, considérant cette thèse du professeur Nishitani, comme une sorte de théologie politique, a introduit ici la thèse d'Eric Peterson «Der monotheismus als politisches Problem» en 1935, en donnant son approbation à l'auteur, pour désapprouver implicitement la thèse de ce philosophe japonais et pour ensuite éviter le problème de la relation d'opposition entre Peterson et C. Schmitt. Il interviendra d'ailleurs d'une autre manière dans son ouvrage «Culture et Religion» sur le rapport entre la politique et la religion. Il y déploie sa conception de la relation entre l'Eglise et l'Etat dans le catholicisme; c'est à dire sur la façon de porter l'essence surnaturelle de l'Eglise dans l'Histoire et l'assumer dans notre condition humaine. C'est l'histoire de la «Cité de Dieu» de Saint Augustin qui se déroule au sein même de notre histoire du monde d'ici-bas. Autrement dit, l'Eglise et l'Etat sont deux réalités indépendantes. L'Eglise, instituée par le Christ, devenue réalité dans l'histoire par la descente de l'Esprit sur les Apôtres, possède son propre principe d'être en tant qu'existence historique de l'Eglise du Christ.

La mort héroïque selon Yoshimitsu, Poète philosophe.

A propos de l' «héroïsme de la mort», Yoshimitsu, poète philosophe décrit l'aventure spirituelle du «désespéré» dans la «Tragédie du poète chez Rilke», sous le titre: «Lettre adressée aux âmes du siècle», publiée en 1940, dans «Poésie, Amour et Existence».

A travers la tragédie de la mort héroïque des héros de Rilke, qui choisissent l'héroïsme de se livrer à la mort dans un combat, (L'amour et la mort de Cornette Christophe Rilke), Yoshimitsu nous met indirectement face à la mort héroïque des soldats kamikazes suicidaires et à l'harakiri d'honneur. Ce Japonisme de la mort héroïque est en contraste total avec celle des martyrs chrétiens dont l'héroïsme apparaît dans la grâce d'une vierge angoissée dans sa faiblesse (Die Letzte am Schafort) ou dans celle d'un Apôtre de l'amour, Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, à travers son «Histoire d'une âme» du XX<sup>ème</sup> siècle.

«La foi», dit-il, n'efface pas l'angoisse tout d'un coup, elle ne glorifie pas quelqu'un pour son héroïsme d'un jour, et d'autant moins n'arrête l'effort continu; sinon s'effacerait son fruit d'amour et de souffrance. Avoir la foi, c'est, avec la grâce, porter avec persévérance sa faiblesse et supporter continuellement l'écharde dans la chair.

Mais cela se manifeste désormais avec l'entrée dans un nouveau combat, surnaturel, mené sur le chemin de la vie. Selon la parole de St. Paul, dans sa passion universelle en Esprit Saint:

«Si nous mourons avec Lui, avec Lui nous revivrons», (Tim. II, 11) et nous les chrétiens: «Nous portons dans notre corps la mort de Jésus» (Cor. IV, 10) et encore: «Bien que restent en vie, nous sommes livrés à la mort à cause de Lui» (Cor. IV,11).

Yoshimitsu, revenant à ce Poète, continue à dire que la gloire de la terre (Hiersein ist herrlich), doit espérer la restauration «de la terre, du ciel et de l'univers entier» (Eph. L, 10), et pouvoir dire, comme St. Jean l'apôtre: «J'ai vu la terre nouvelle et le ciel nouveau» (Ap. XXI, 1). Ainsi, on peut donc parler désormais d'un siècle nouveau et d'un nouvel espoir au lieu d'évoquer l'angoisse du Poète. Détournons notre regard de l'angoisse du Poète vers l'amour souffrant de l'Apôtre, et de ce sombre siècle vers l'«aurore de la civilisation», ouverts aux paroles de l'Évangile.

Yoshimitsu refuse cet «héroïsme de la mort», qu'il soit suicidaire ou qu'il s'agisse de «choisir soi-même pour le Christ», alors que l'Église considère le martyr comme une grâce.

La persécution chrétienne du Japon a duré 300 ans, plus que n'a duré la persécution sous l'Empire Romain. Le supplice fait aux chrétiens a été extrêmement cruel. L'Autorité a utilisé des méthodes faisant souffrir un supplicé le plus longtemps possible.

A ce propos, Shusaku Endo (1923-1996), écrivain catholique de renommée internationale a publié de nombreux romans, dans lesquels il décrit les supplices infligés aux chrétiens, parfois insoutenables, et s'est révolté violemment contre cette «acceptation» du martyr. Endo, esprit très différent de Yoshimitsu, bien que catholique, a eu une très profonde estime envers lui, aimant lire ses ouvrages et se présentant à ses cours universitaires.

Yoshimitsu a reproché indirectement, mais fortement, aux responsables d'avoir enrôlé la jeunesse nipponne dans la guerre. Voici une page de la «Position de l'humanisme intégral», que l'on trouve également dans «Poésie, Amour et Existence», œuvre publiée en 1940:

Aujourd'hui pouvons-nous regarder sans souffrances ni mélancolie l'environnement de notre vie? Combien de jeunes sont contraints d'accepter la résignation de l'adaptation comme des moutons! Ceux qui l'imposent ne sont pas des hommes, ni une classe, mais une sorte de destin de l'histoire mondiale dont c'est à nous de souffrir. L'humanité est captive du destin que l'homme lui-même est coupable d'avoir inventé. Elle immole la vie de ses propres enfants à l'idole qu'elle a elle-même fabriquée de ses propres mains.

Autrefois, à l'ère de l'illumination, le philosophe Kant avait, certes, nié la possibilité de la

Métaphysique de l'Être, mais il lui restait encore le Royaume de la finalité, pour la personne morale. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, même dans la négation du spirituel par le positivisme naturaliste, il existait encore, dans le progrès politique, le rêve et l'espoir d'une «société de l'avenir».

Mais l'esprit du XX<sup>ème</sup> siècle s'est exclu lui-même du monde social et idéologique, dans la «ruine de la négativité» où vit l'homme souterrain, là où règne la résignation de sa morale plutôt que la morale de la résignation. Nous ne pouvons pas ne pas penser à ces nombreux grands esprits du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui ont mené des combats prophétiques, dans un abîme de souffrance humaine, contre cette tragédie de notre siècle. Mais ces «voix qui crient dans le désert» ont reconnu n'être que celle des prophètes et non du Messie. Les orphelins de la lignée descendante de cette pure et noble génération, qui ont été conduits au désert, en écoutant la voix de ces prophètes, n'ont pas trouvé, le jour, une colonne de nuée, sous le soleil, ni vu la colonne de feu dans la nuit. Alors, le cœur serré, ils ont seulement écouté le «chant nocturne» de Zarathoustra.

2) Voici l'extrait de la lettre de Yoshimitsu envoyée à J. Maritain à son retour de France à Tokyo en août 1930: «A Hongkong et à Shanghai, nous avons visité les œuvres catholiques. J'ai été touché de trouver la foi catholique si féconde chez nos voisins. J'ai fait la connaissance avec les fidèles des Philippines. Je crois que nous, les catholiques de l'Extrême-Orient, devrions nous connaître un peu mieux et nous encourager les uns et les autres, surtout dans l'œuvre intellectuelle. J'ai rêvé, par exemple, à l'union des intellectuels catholiques de l'Extrême-Orient».

3) Monseigneur Cardinal Paulo Marella (1895-1984) arrive à Tokyo en 1933 comme l'envoyé du Pape, Nonce apostolique. En 1934, lorsque le gouvernement militariste a imposé au peuple japonais, le culte shintoïste, une branche des protestants, notamment les chrétiens de non-appartenance à l'Eglise, l'ont refusé, au risque de subir la persécution. Certains ont été mis en prison, d'autres expulsés ou réduits au silence. Par contre, l'Eglise Catholique, grâce à l'intervention du Vatican a autorisé ce culte, en définissant que le shintoïsme n'était pas une religion. C'est alors, que certaines personnes ont perçu d'un œil critique cette prise de position comme l'opportunisme de l'Eglise Catholique.

4) Mission Marella: A l'occasion de la publication de l'ouvrage le «Vatican et le Japon dans la guerre de la Grande Asie Orientale», écrite par Régis Ladous et Pierre Blanchard, D.D.B. en juin 2010, nous avons eu l'opportunité de connaître la diplomatie vaticane à travers la mission du Nonce Apostolique au Japon, Monseigneur Paulo Marella. De cette mission de l'Eglise extrêmement difficile et délicate du Japon, au moment du régime militariste de l'époque ultra-nationaliste, l'auteur décrit un tableau historique très fouillé. Suivons un peu ces pages de l'histoire:

Lorsque Monseigneur Marella débarque à Tokyo, en 1933, le Japon est déjà entré dans la militarisation du pays, avec la conquête de la Mandchourie lors du putsch de 1931. La montée du National-shintoïsme progressait avec une grande rapidité, ouvrant une crise grave au sein de l'Eglise du Japon. En 1932, le Ministère de la guerre avait instauré un système de contrôle, imposant aux catholiques le culte shintoïste, Jinja Sanpai. Refuser ou désobéir provoquait une sanction souvent fatale, alors que, pour une Institution Catholique, la reconnaissance par l'Etat était la condition même de l'existence.

Depuis l'ère Meiji, avec la libéralisation des cultes, le Japon avait commencé à recevoir à nouveau, les missionnaires, soit pour des œuvres caritatives, soit pour l'éducation, secondaire et universitaire. Ils ont été bien acceptés et même très appréciés par l'Autorité et par le peuple japonais, grâce à leur dévouement irréprochable et à leurs qualités humaines et intel-



lectuelles souvent hors du commun. Ceci, indépendamment du sentiment national et shintoïste. L'Université Sophia, fondée à Tokyo en 1913, par les jésuites, était en train de prendre son essor, depuis que le Monbusho, Ministère de l'Éducation l'avait reconnue officiellement en 1928, et que les diplômés étaient devenus équivalents à ceux des établissements publics.

Mais en 1932, lors de la visite du Jinja à Sanpai, la pratique des rites shintoïstes est devenue obligatoire. Certains étudiants catholiques, venus de Nagasaki ont refusé, à Yasukuni Jinja, de suivre les rites établis, depuis 1869, pour vénérer les âmes déifiées des soldats morts pour l'Empereur, et où depuis 1931, arrivaient les cendres des soldats tombés en Mandchourie, en Mongolie et à Shanghai. L'Autorité avait alors donné l'ordre aux étudiants de toutes les universités de Tokyo d'aller «honorer devant les dieux les âmes des soldats tombés pour la patrie».

La Presse et l'opinion générale se sont mobilisées pour dénoncer le catholicisme comme un grave péril pour le patriotisme, et la sanction du Ministre de la guerre était tombée: la fermeture immédiate des écoles catholiques. Après un an de négociations avec le Ministère, le recteur de Sophia est parvenu à un accord avec l'Autorité, à condition de ne pas faire de propagande religieuse, de donner un enseignement national et d'envoyer tous les étudiants à Yasukuni Jinja pour les faire suivre les rites. (voir op. cit, la question des rites: la crise, pp. 131-150).

C'était le moment où la Guerre nippo-chinoise était en train de se dérouler, et où la prochaine Guerre de Pacifique se préparait. Avec la montée de l'ultra nationalisme fanatique, la situation était très tendue. La moindre erreur pouvait provoquer une persécution générale et violente dans tout le Japon. L'Église du Japon, gravement menacée pouvait alors être fragilisée à jamais ou pour longtemps, alors qu'elle était en plein essor! Pouvait-on laisser s'étouffer cet essor? Avec l'ère Meiji, de nombreuses œuvres catholiques, caritatives et éducatives s'installaient au Japon avec l'entrée de nombreuses congrégations. Sans compter les moyens financiers ou matériels et la richesse de la qualité humaine des missionnaires; les investissements matériels qui ont été faits ont eu une importance considérable: églises, écoles, universités hôpitaux, dispensaires et orphelinats etc. Laisser anéantir ces œuvres aurait été une perte humaine et matérielle irréparable!

Mgr. Marella a voulu à tout prix éviter la reprise de la persécution, peu de temps après la libéralisation des cultes avec l'ère Meiji. Il a cherché la clé de l'interprétation des rites shintoïstes, et il a précisé: «bien que d'origine religieuse, ils l'ont perdue, et ils se sont laïcisés» (dans le Sommaro de Marella, un rapport envoyé au Préfet de la Propaganda pour préparer la décision). Marella a jugé ce point comme l'argument essentiel, donnant à l'Église un appui pour avancer sur la voie de la solution.

Le culte du Shintoïsme tel que le gouvernement japonais l'a imposé à son peuple, est purement et simplement une «restauration des vieux cultes des dieux et des héros nationaux avec ses bases mythologiques et panthéistes», comme le dit Marella. Il est loin d'être le culte du Dieu transcendant. C'est pourquoi le Vatican déclare que le shintoïsme n'est pas une religion. On peut plutôt l'interpréter comme une vénération pure et simple des héros nationaux, l'assimilant à la vieille culture traditionnelle. Ce genre de culte a joué dans une vieille civilisation, un rôle de mère nourricière et éducatrice d'un peuple ou d'une ethnie, formant chez les hommes une conscience d'identité, de cohésion nationale, édifiant le sentiment noble de sacrifice de soi pour ses proches et pour sa patrie. Le Vatican a pris en considération ce côté positif, pour éviter, à tout prix, la reprise de la persécution, peu de temps après la libéralisation des cultes avec l'ère Meiji. On ne choisit pas d'être martyr, à moins que l'on ne soit mis en une situation de l'accepter, d'autant moins, n'a-t-on pas le droit d'y envoyer quelqu'un. Tel est le principe que l'Église nous enseigne. «Sacrifier à César plutôt que d'être livré aux bêtes», selon R. Ladous et Pierre Blanchard.

Par contre, ce qui est essentiel pour l'Autorité japonaise, c'est que le peuple participe ensemble aux rites pour l'amour de la patrie, la vénération des ancêtres et le respect des soldats morts pour l'Empereur. Les nationaux shintoïstes n'avaient pas une notion claire de ce qui est religieux, de la différence entre le laïc et le religieux, «alors que nos jugements tendraient à tout situer sur le terrain religieux» (Assemblée de 1938, fonds privé). Il serait plus juste d'utiliser ce point faible de la théologie shintoïste: celle-ci «vénère» l'Empereur comme une divinité, alors que nous les chrétiens n'«adorons» que Dieu.

Cette déclaration de Mgr. Marella à l'Assemblée des Ordinaires (de hauts responsables de l'Eglise du Japon) a été classée strictement confidentielle. Marella a joué un «jeu masqué».

L'œuvre, les «Visions d'espoir» écrite en février 1938, en dédicace au Nouvel Archevêque japonais de Tokyo, Monseigneur T. Doï, révèle son point de vue: «[...] la puissance éducatrice de ce cérémonial [...]. D'une part, aide à prendre conscience de sa valeur et d'autre part, il peut être le véhicule de nos plus authentiques sentiments chrétiens» (Paolo Marella, *Visions d'espoir*, p. 38). Il vaut donc mieux s'infiltrer dans le système pour le redresser de l'intérieur, plutôt que de le combattre de l'extérieur.

Cette souplesse et l'élargissement de la vision et l'attitude de l'Eglise ont permis d'éviter à l'Etat japonais militarisé, les drames et les tragédies qu'auraient pu causer la persécution. Le Japon est devenu le premier pays où l'Eglise a donné l'autorisation aux catholiques de participer à des rites religieux non-chrétiens.

Yoshimitsu, très touché par cette décision du Vatican, exprime sa reconnaissance profonde envers l'Eglise pour cette haute sagesse théologique manifestée par Monseigneur Marella.

Toutefois, sa propre ligne d'interprétation est plus nette que celle du Nonce Apostolique.

Dans cette «Lettre au Professeur J. Maritain» traversée par le leitmotiv de «Primauté du Spirituel», il écrit: «vouloir restaurer la primauté du spirituel ne signifie pas de faire un amalgame de la religion (catholique, dans ce cas précis) et d'une politique sacralisée, le shintoïsme, mais plutôt d'insérer cette première au sein de la culture et de la politique», comme «principe vital de la sanctification du profane».

Yoshimitsu ne montre pas ici pour autant son optimisme. Tout en manifestant sa profonde admiration envers la mise en pratique de la sagesse de l'Eglise à la «culture de notre patrie», il précise que «le champ où les chrétiens mènent leur combat dans l'Histoire n'est pas d'abord le 'domaine de la culture' mais avant tout la 'scène de l'Esprit' où se déroule la bataille avec le démon surhumain, le «Maître du monde». La situation dans laquelle les chrétiens du Japon avaient été mis n'était pas un pur et simple accord entre l'Eglise et l'Etat. C'était une cohabitation avec le Maître du monde et le démon surhumain, selon Yoshimitsu.

Un second aspect de la Solution Marella sur le national-shintoïsme me semble être politique et administratif. Son jugement dérive de la situation du Japon dans l'ensemble de l'Extrême-Orient. Le Japon, avec l'éveil de la modernisation depuis l'ère Meiji, avait fait une évolution très rapide avec l'assimilation de la technologie et de la culture occidentale moderne dans presque tous les domaines, comme l'exprime Mgr. Marella dans «veramente vulcanico», en comparant cela à la situation d'Asie orientale, où la masse populaire vivait encore dans un état arriéré et prémoderne.

Ce nonce, en tant que Délégué du Vatican à l'Eglise d'Asie orientale a donné la priorité à sa stabilité et sa sécurité, comme il l'exprime dans son Sommaro, un long rapport de 94 pages adressé au Préfet, Mgr. Fumasoni Biondi, pour préparer la décision de la Propaganda, datée du 8 mai 1935, sur le shintoïsme. Les militaires «vont diriger pendant longtemps encore non seulement le Japon, mais aussi le Mandchoukouo et l'ensemble de l'Extrême-Orient». La stabilité et la sécurité de leur Eglise devaient dépendre de la puissance actuelle du régime politique du Japon. Pourtant, l'histoire a évolué autrement, comme on le sait bien.

Quant à Yoshimitsu, en tant que philosophe chrétien, il n'a jamais accepté cette «idéologie

du Japonisme». En 1939, il écrit «en souvenir de Charles Péguy» et définit, le nazisme et l'ultranationalisme shintoïste du Japon (dans le texte original, «en Occident aussi bien que en Orient») comme une «réaction vitale contre la vertu naturelle qui agit dans le radicalisme de l'auto-défense politique», y discernant «une profonde tragédie démoniaque de l'homme marqué par le péché originel». Face à ce retour du mythe, «si nous avions été tentés de nous laisser séduire par cette idéologie politique réactionnaire de l'Occident, nous aurions dû à tout prix récuser, au nom de l'honneur du peuple et de la personne, cette imitation facile et lamentable de l'auto-frénésie de l'esprit occidental, en abandonnant cette voie pour celle de l'édification d'une culture spirituelle et d'une personne à l'image de l'esprit de la tradition».

Yoshimitsu était japonais oriental, nourri et éduqué depuis son enfance dans l'honorable tradition de cultures éthiques et religieuses: confucianisme, bouddhisme et taoïsme etc. Comme il le dit dans sa lettre à Maritain: «la puissance de la vertu naturelle, enracinée depuis longtemps en nous, celle que l'on nomme, selon la théologie catholique *virtus acquisita*, est beaucoup plus importante que l'on ne saurait l'imaginer». C'était un homme viscéralement solidaire avec la culture et les peuples d'Asie orientale, et fier de cette identité, qui a fait de lui, l'homme japonais authentique. Avec cette identité, il regarde l'Occident moderne, et le séparatisme de la foi et de la science depuis Descartes, comme le phénomène de l'auto-division et de l'auto-frénésie de l'esprit occidental, qui n'avaient existé nulle part dans l'Histoire d'humanité, selon Yoshimitsu.

L'importance de la rencontre avec J. Maritain et son retour à Aristote, St. Thomas, St. Augustin et sa problématique de savoir comment parler de cette Vérité éternelle à notre temps moderne, traversent tous ses ouvrages (V Tomes, 2500 pages) environ depuis son retour de France jusqu'à sa mort, le 23 oct. 1945, à l'Hôpital St. Jean de Tokyo. Selon son médecin, ses deux poumons avaient été entièrement détruits. A l'aube de sa mort, il a avoué l'importance primordiale de J. Maritain pour tout son cheminement humain et intellectuel et son attachement profond à tous ses amis présents à son chevet.

Voici le témoignage de ses proches élèves sur la position prise de Yoshimitsu pendant la Guerre.

Yoshimitsu n'a jamais accepté que le Japon soit entré en guerre. A ce sujet, je voudrais laisser la place au Professeur Kakihana qui a été le rédacteur en chef de ses Œuvres Complètes en 1985, et qui a dédié à Yoshimitsu son «Souvenir», en qualité de son élève à l'Université de Tokyo, et qui s'est également consacré, durant toute sa vie, à la non-prolifération des armes nucléaires et à son utilisation pacifique, avant de devenir vice président à l'Agence Internationale d'Energie Atomique de Vienne, à laquelle a été décernée, il y a quelques années, le prix Nobel de la Paix. Voici son texte:

«Le professeur Yoshihiko YOSHIMITSU est mort le 23 octobre 1945 à l'âge de 41 ans.

Il a persuadé les jeunes de son entourage, pendant la dernière guerre mondiale, qu'il serait plus juste, logiquement et moralement, de faire tout son possible pour ne pas mourir. Affirmer «qu'il est plus juste de faire son possible pour ne pas mourir», pendant la dernière guerre faisait immédiatement de quelqu'un l'objet de dénonciations à l'autorité, et de contrôles policiers, et ensuite d'arrestation, avec le risque de mourir sous la torture. Si le professeur Yoshimitsu a échappé à l'arrestation policière, c'est que les jeunes qu'il a réussi à convaincre étaient dignes de confiance. Il y en a beaucoup qui, en suivant ses instructions, pendant la guerre, ont échappé à la mort, tels que Shinnichiro NAKAMURA, Shuichi KATO et moi-même. En effet, c'était une époque où résonnait dans tout le Japon le chant populaire «La vie est-elle si précieuse, si elle n'est pour l'Empereur?», d'après la citation d'un poème ancien de Manyoshu. Les étudiants de l'Université de Tokyo d'abord, et presque tous ensuite, le chantaient à haute voix. C'était aussi une période où les philosophes de Kyoto, très estimés pour leurs compétences, se mettaient à dire, tous ensemble, du jour au lendemain, qu'il

était juste et beau pour les jeunes de mourir pour leur patrie. Le professeur Yoshimitsu a tenté de les convaincre résolument qu'il fallait vivre».

Voici un autre «Souvenir de Yoshimitsu» du Professeur Kakihana.

Yoshihiko YOSHIMITSU! Un prénom et un nom riches en connotations d'après les caractères chinois! Une rigueur de composition et une harmonie étonnante! Il faut dire que Yoshihiko YOSHIMITSU avait reçu à sa naissance le don rare de philosophe-poète en même temps qu'un lourd destin. Je vais encore une fois le nommer et parler de lui: Yoshihiko YOSHIMITSU. Que de choses à dire de lui! Ce jeune philosophe qui, au Japon pendant la seconde guerre mondiale, période si dévastatrice et si stérile en pensée et en politique, a eu des idées qui méritaient vraiment ce nom et qui a continué à s'exprimer en poète! Cet homme d'action qui, en plein conflit, a réussi à approfondir sa pensée et récusé la guerre par un jugement non politique mais philosophique et n'a pas cessé de convaincre ses amis et son entourage! Le même qui, luttant contre sa propre maladie, a épousé sa fiancée mourante, tout en entrant dans une vie de mariage quasi-mystique. Celui qui, à la mort de son épouse, trois mois après leur mariage s'est lancé dans des études poussées en théologie pour entrer dans la vie religieuse, une vie si austère! Mais il y a eu l'épuisement très rapide de son corps et le dernier sursaut de son esprit pour repousser sa maladie. Tous ses choix volontaires quasi exceptionnels et vécus avec persévérance, rien de tout cela n'était facile. De l'obscurité des cinquante dernières années, je peux faire jaillir quelques lumières sur ce qui a été important. Le 20 février 1944 s'est déroulée dans la salle de conférences d'une école féminine, la cérémonie des obsèques d'une vraie personnalité, sous la présidence de M. Tadao YANAIHARA qui, ayant déjà été expulsé de l'Université Impériale de Tokyo à cause de ses idées, s'était retiré de la vie publique pour se consacrer à une vie d'études. M. Sigeru NAMBARA qui avait rempli la fonction de Recteur de l'Université de Tokyo avant YANAIHARA adressait un discours d'Adieu au mort, M. Takamasa MITANI. M. S. MATSUMAE, toujours en pleine activité aujourd'hui comme Président de l'Université Tokai, bien qu'étant à cette époque sous la surveillance de la police d'Etat, inclina sa grande taille devant cette dépouille mortelle et laissa couler ses larmes! Cette cérémonie d'Adieu a été pour ainsi dire la dernière assemblée des Chrétiens protestants de non-appartenance à l'église, regroupés au Japon par Kanzo UCHIMURA. La plupart des gens assemblés étaient, soit déjà soumis, tout en le regrettant et sans pour autant prendre parti, soit obligés de faire des compromissions au militarisme du Japon. Mais il y en avait aussi qui, tout en étant minoritaires, niaient le pouvoir de ce temps et résistaient de toute leur force contre le militarisme. A l'ère Meiji où l'on avait pu se permettre un certain nationalisme, Kanzo UCHIMURA en vrai patriote avait radicalement protesté contre la guerre nippo-russe. Et cette tradition s'était manifesté, quarante ans après, à l'occasion des obsèques d'adieu à M. MITANI. La cérémonie d'Adieux s'est elle-même déroulée sous la crainte du contrôle de la Police d'Etat, et des militaires qui auraient pu venir l'interdire.

M. YANAIHARA, dans son discours d'Adieu a prononcé ces paroles: «Là dans mon cœur s'affole une émotion violente, comme un mugissement d'une grande marée de l'Océan pacifique se brisant contre des rochers. Si j'exprime clairement mon sentiment, je voudrais tenir entre mes mains la dépouille mortelle, faire bouger ce cercueil et ton corps, car tu es un homme indispensable à notre pays aujourd'hui, un homme susceptible de sauvegarder la vérité. Au Moyen-Age, c'était les moines qui la gardaient, mais toi, chercheur de la vérité dans le silence comme un religieux, tu as été aussi un témoin de la foi ardente de l'Eglise primitive. L'homme qui est absolument nécessaire au Japon d'aujourd'hui, est celui qui tient fermement la justice, l'homme juste qui reste ferme et serein, vers lequel on lève les yeux et sur lequel on peut s'appuyer au sein de toute cette agitation et de cette turbulence.

Dans l'Ancien Testament a eu lieu le dialogue entre Dieu et Abraham où il était question

de savoir s'il détruirait Sodome même si l'on y trouvait cinquante justes. Notre MITANI a été un juste qui savait conduire notre pas à la paix et à une véritable prospérité. «Rendez la vie au possesseur de la vie», a-t-il gémi en hurlant, secouant le cercueil en s'indignant de l'injustice faite au Japon. M. NAMBARA, lui aussi a prononcé un discours d'Adieu, qui n'était pas moins brillant, bien qu'exprimé avec plus de réserve.

Si j'ai raconté cette cérémonie d'Adieu à M. MITANI et retranscrit les discours prononcés par ces deux personnalités, M. Yanaihara et M. Nambara, c'est surtout pour souligner l'importance de la présence à cette cérémonie d'adieu de Yoshimitsu, lui qui devait, mourir à peine 2 ans après, en octobre 1945, et à qui nous avons adressé un adieu à peu près semblable. Il n'avait pas eu, lui, l'opportunité de prononcer un discours comme les deux personnalités précédentes car étant catholique, il était à l'antipode des chrétiens-protestants de non-appartenance à l'Eglise. Il avait été plutôt, une présence cachée parmi ceux qui assistaient à la cérémonie, mais il priait pour le disparu dans un profond recueillement. Ce qui a toutefois le plus attiré ma curiosité, c'était l'opposition totale entre le jeune Yoshimitsu protestant et ce qu'il a été après sa conversion au catholicisme, entre l'homme d'action et l'homme spéculatif.

Après son retour de France, il a enseigné la philosophie à l'Université Sophia, au Grand Séminaire et ensuite à l'Université de Tokyo où il donnait d'excellents cours qui attiraient beaucoup de jeunes. Pour moi, c'était vraiment extraordinaire. A cette période, j'avais déjà commencé à réfléchir sur le christianisme comme base de la civilisation occidentale, y compris de la science de la nature. Mais d'un christianisme qui ne correspondrait ni à celui du groupe chrétien de non-appartenance à l'Eglise de Kanzo UCHIMURA, ni à celui des multiples branches du protestantisme, mais qui devait être le catholicisme.

Yoshimitsu a fait porter tous ses efforts dans son cours sur la présentation du catholicisme comme charpente de toute la civilisation occidentale, soit en se rapportant aux faits historiques, soit en présentant le néo-thomisme proclamé par MARITAIN et d'autres qui ont inséré dans ces cadres toute la civilisation de l'Occident: la science naturelle, le droit, la littérature, les arts et la musique. A cette époque, il y avait certes déjà des penseurs et des religieux plus murs que Yoshimitsu, tels le Père S. Ywashita et le Père Herman Hoivers, Jésuite, qui donnaient des cours, mais le cours de Yoshimitsu a éveillé tout particulièrement ma curiosité et mon intérêt.

C'est au début du XX<sup>ème</sup> siècle que l'humanité a assisté à l'évènement quasi révolutionnaire des sciences naturelles, particulièrement dans le domaine de la biologie et de la cosmologie, alors que depuis trois siècles, elle était restée rattachée au système Galileo-Newtonien de la science exacte, expérimentale.

Maritain, après la rencontre de Bergson, avait étudié la biologie à Heidelberg, auprès de Hans Driesch qui s'était consacré aux travaux historiquement très importants, relatifs aux concepts de la vie et de l'organique (néovitalisme en Allemagne et Darwinisme, en 1910)

C'est alors que Maritain se tournait vers Aristote et Thomas d'Aquin, abandonnant son ancien Maître Bergson. Car, désormais, la science revendique la vérité aristotélicienne de la causalité, nécessairement ontologique, qui a été exclue, jusqu'alors, du système kantien.

Le très important travail de Maritain «les degrés du savoir», dont la première partie est réservée à une réflexion sur la science de la nature et sur la philosophie de la nature, revendiquait un lien avec la Métaphysique. Maritain a entrepris, en tant que philosophe ces importants travaux alors que le biologiste, laissé à lui-même, serait resté prisonniers de ses propres limites.

Yoshimitsu a assisté, auprès de Maritain, à ce revirement métaphysique du XX<sup>ème</sup> siècle, avec la restauration de l'aristotélico-thomisme. Plus tard, en 1944, il en témoignera dans une remarquable dissertation intitulée «la science naturelle et la métaphysique religieuse» publiée dans «Études du catholicisme», n° spécial «la foi et la science», actuellement insérée au Tome



IV des «Œuvres Complètes», en 1985.

Le professeur Kakihana, ce grand scientifique nobélisé et nobélisable encore, élève de Yoshimitsu à l'Université de Tokyo, a une fois avoué avoir eu le projet de travailler avec ce dernier, sur la philosophie de la nature. Etant lui-même aristotélien avec ce lien Maritain-Yoshimitsu, il s'est consacré au rapport entre «la science de la nature et le catholicisme». L'Université de Sophia l'a alors sollicité d'accepter la direction de la section science de la nature et catholicisme, nouvellement ouverte par l'Université. Il avait alors 85 ans, était alité depuis 5 ans à la suite d'une chute lors d'une attaque cérébrale. Il a actuellement 90 ans.

Shuichi KATO

Voici encore un nouveau témoignage de Shuichi Kato, écrivain et critique littéraire de renommée internationale. Il faisait partie du comité de rédaction des œuvres complètes de Yoshimitsu, à l'occasion de la publication de la nouvelle édition complète de ses œuvres en 1985. Il s'est surtout occupé de la présentation du cinquième volume: «Poésie, Amour et Existence». Il était également un des grands amis du Pr. Kakihana, depuis leur jeunesse à l'Université de Tokyo où il a suivi comme ce dernier le cours de Yoshimitsu. Et toujours sous l'influence du catholicisme pour lequel il avait une profonde estime, il demanda le baptême, quelques mois avant sa mort, survenue il y a à peine deux ans. Voici un extrait de son texte:

«Poésie, Amour et Existence» a été éditée en plein milieu de la guerre d'agression du Japon contre la Chine, la veille même de la Guerre du Pacifique, c'est-à-dire au point extrême du militarisme japonais. J'ai lu cette œuvre au moment même de sa parution, et l'ai relue aujourd'hui, quarante ans après. La première fois, j'étais encore étudiant et regardais, avec un sentiment d'angoisse et de mépris l'expulsion des Libéraux et des Socialistes, chassés des Universités ou réduits au silence, et de nombreux écrivains étaient contraints à choisir entre le reniement de leurs convictions et l'opportunisme du moment. Je me trouvais en plein désert intellectuel. C'est à ce moment précis que «Poésie, Amour et Existence» m'apparut comme un salut, comme l'étréscillante étoile du matin. Pourquoi Yoshimitsu nous a-t-il attirés? C'est en raison de la situation. A travers cette guerre qui dura quinze ans, l'idéologie de l'Etat s'était progressivement renforcée jusqu'à devenir une sorte de Japonisme. Le grand choral des mœurs et des cultures du Japon Suprême retentissait à travers le pays tout entier.

Il avait surtout envahi le régime politique au point d'en faire un pouvoir étatique, attribuant à l'Empereur une ultime valeur politique, non reçue du ciel comme un don, mais liée à sa personne «sacrée».

Or, de la fin des années 30 ou début des années 40, a-t-on découvert quelqu'un qui soit capable de dire qu'il existe une autorité qui transcende l'Etat du Japon, afin de relativiser le pouvoir impérial en protestant contre ce Japonisme écrasant afin de sauvegarder la liberté de l'esprit? Oui, ce fut Yoshimitsu. Face au Japon militariste, s'il y a eu quelqu'un qui n'a pas cessé d'exprimer ouvertement la valeur universelle qui surpasse la culture particulière du Japon, c'était bien lui, Yoshimitsu

Comment la censure lui a-t-elle permis cela, alors que les marxistes non compromis ou les intellectuels chrétiens fidèles à leurs convictions ont été soit tués, soit mis en prison ou encore réduits au silence sous surveillance? Yoshimitsu aurait-il pris des précautions? Si l'on trouve ses écrits souvent indirects et difficiles à comprendre, on peut penser que les censeurs japonais, ignorants le vocabulaire théologique, étaient incapables de décrypter le sens de ses propos ou de ses écrits. Prenons comme exemple «En souvenir de Charles Péguy», écrit en 1939, où il définit le nazisme et l'ultra nationalisme shintoïste du Japon comme une «réaction vitale contre la vertu naturelle», qui «agit dans le radicalisme de l'auto-défense politique», y discernant «une profonde tragédie démoniaque de l'homme marquée par le péché originel et qui se détourne du «chemin à prendre pour développer la culture spirituelle de la personne».

Le Pouvoir qui n'a sans doute pas pu décrypter cette phrase n'aurait pas permis non plus les suivantes, s'il les avait comprises: «L'idéologie nazie et l'ultranationalisme japonais sont la réaction idéologique d'une ethnie, couvée sous une morale païenne et se présentent comme auto-défense entièrement politique. Cela provient certes, des limites de la raison humaine, et aurait pu aboutir à une tragédie démoniaque.

En effet, pour améliorer l'état d'esprit japonais, il n'y a qu'une voie possible: celle du christianisme fondée sur la culture de la personne et sur la Religion. C'est précisément cela qu'a voulu dire Yoshimitsu.

Texte traduit pour la première fois du japonais, et a été déjà publié dans le bulletin «Occident et Orient» n° 2, en 1998. La biographie et les notes ont été ajoutées au présent texte pour cette nouvelle occasion par Geneviève Lie, en collaboration avec Yvonne Le Moullac.